

Théophile GAUTIER

ŒUVRES COMPLÈTES

Section IV

Voyages

Tome 2

*VOYAGES EN ALLEMAGNE, SUISSE,
PAYS-BAS, BELGIQUE ET SAVOIE
(1854-1868)*

Édition établie, présentée et annotée par François BRUNET
et Claudine LACOSTE-VEYSSEYRE †, avec la collaboration d'Alain GUYOT

PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Les textes ici réunis ont été rédigés au long d'une quinzaine d'années (1854-1868) qui correspond à la fin des années d'activité journalistique et littéraire de Théophile Gautier. Leur dénominateur commun est d'appartenir à une vaste zone géographiquement mal délimitée située à l'est et au nord-est de la France, comportant du sud au nord la Savoie (française depuis 1861), la Suisse, la Bavière, les pays de Bade et de Wurtemberg, la Rhénanie, la Belgique et la Hollande, ou du moins une partie de ces territoires. On aurait tendance à dire qu'il s'agit pour l'essentiel de régions ayant fait partie de l'ancien Saint-Empire germanique. L'allemand, langue dont Gautier ignore jusqu'aux rudiments, n'en est pourtant pas la langue commune, puisque, si le Cervin se situe bien en territoire alémanique, ce n'est pas le cas du massif du Mont-Blanc et si en Hollande et en Flandre on parle une langue germanique, Bruxelles est une ville francophone. Par ailleurs le corpus ici publié ne comprend pas tout ce que Gautier a écrit sur l'Allemagne et la Suisse : Gautier a eu l'occasion de décrire d'autres parties de la Suisse au début d'*Italia* et le nord de l'Allemagne au début du *Voyage en Russie*¹. Il a aussi écrit des feuillets à propos de représentations théâtrales à Munich, auxquelles il a assisté en 1854² et il a profité de son séjour dans la capitale de la Bavière pour visiter églises et musées qu'il a décrits dans des textes qui seront reproduits dans la section *Critiques d'art* de cette collection. Pour la Belgique et la Hollande, ce sont des pays qui ont déjà été évoqués dans *Un tour en Belgique et en Hollande*, rédigé entre 1836 et 1846. En ce qui concerne *Le Mont Blanc*, on peut s'étonner de le trouver ici et non dans le volume réservé aux « Voyages en France »,

¹ Voir *Voyage en Italie/Italia*, chap. I et II (éd. M.-H. Girard, Paris, Champion, 2017, p. 93-120) et *Voyage en Russie*, chap. I à IV (éd. S. Zenkine et N. Mazour, Paris, Champion, 2007, p. 25-70)

² Voir note 23 de la p. 17.

mais deux raisons ont guidé notre choix : le fait que l'itinéraire menant au mont Blanc commence à Genève d'une part ; d'autre part nous n'avons pas jugé bon de le dissocier de son « jumeau », *Le Mont Cervin*³. Au total, cet ensemble disparate, réuni ici pour la première fois et qui a rarement suscité l'intérêt de la critique, comporte pourtant une réelle unité qui serait à chercher du côté de l'écriture, Gautier étant, dans les années 1850-1860 un écrivain voyageur et un critique d'art aussi expérimenté que reconnu.

C'est d'ailleurs sans doute pourquoi, malgré l'obligation où il était de demeurer à Paris pour remplir son rôle de chroniqueur des spectacles dramatiques à *La Presse* puis au *Moniteur universel*, que lui furent réservées de courtes « permissions » pour sortir du territoire français. Les contraintes temporelles sont particulièrement apparentes dans *Ce qu'on peut voir en six jours*, et elles en constituent même l'idée directrice, assumée allègrement et non sans humour. Les autres voyages sont également remarquables par leur brièveté : le premier voyage en Allemagne n'excéda pas trois semaines (en juillet-août 1854), et le second, en septembre 1857 à Wiesbaden et Stuttgart, ne dura que dix jours. D'autres, comme celui motivé par la saison à Bade n'a été que de quelques jours et celui rendant compte des fêtes de Vevey n'a été prolongé que pour permettre la réalisation d'un autre projet littéraire, la rédaction, chez Carlotta Grisi, résidente à Genève, du roman *Spirite*. Ces brèves vacances étaient mises à profit par le feuilletoniste et ses commanditaires, la rédaction de ces récits étant aussitôt publiés dans les journaux ; ils ne furent réunis, pour certains, que quelques années plus tard, en volumes⁴. Et bien que l'intervalle de temps entre les voyages et leur rédaction ait été en général d'une étonnante brièveté, on retrouve toujours les extraordinaires qualités de styliste de Gautier qui ajoutent à l'intérêt historique de ces récits.

L'ŒIL DE L'ÉCRIVAIN VOYAGEUR

Gautier n'est pas un ethnographe : on le lui a assez reproché ! Mais c'est un visuel et un artiste au plus haut degré. Il percevait vivement le

³ Pour plus de précisions, voir ci-dessous les notices réservées à ces deux récits.

⁴ *Ce qu'on peut voir en six jours* a été republié en 1865 dans *Lois de Paris*. Quant aux autres récits, ils ont formé l'essentiel du volume posthume confectionné en 1881 sous le titre *Les Vacances du lundi. Tableaux de montagnes*.

monde extérieur, il l'assimile et le restitue avec une virtuosité étonnante qui lui permet de « faire voir » ou en tout cas de « faire imaginer » – car il n'est bien sûr pas vérifiable que chaque lecteur perçoive, à travers l'écriture, les mêmes tableaux. L'art de la description chez Gautier est particulièrement subtil car ce prosateur a mis au point, depuis des années qu'il écrit, toute une façon d'évoquer sans jamais forcer le trait ni indiquer laborieusement les plans et les rapports des objets, des monuments, des paysages : en un certain sens il applique au monde extérieur la technique du critique d'art qui, au XIX^e siècle, devait commencer par rendre « visibles » des tableaux que les lecteurs n'avaient pas vus. Donc, Gautier ne décrit pas tout. Et de même que dans ses *Salons* il se contente souvent pour une œuvre qu'il juge moins importante d'un bref jugement, proche de l'ellipse, de même, dans ses récits de voyage, il se limite parfois à citer quelques noms de villages, de montagnes ou de monuments, sans prendre la peine de les décrire : d'où le caractère léger, primesautier, ailé du récit qui ne s'engluie jamais dans la pesanteur du compte rendu exhaustif. D'autre part, rien n'est plus étranger au récit de voyage chez Gautier que l'invasion hypertrophiée d'un moi qui se pose devant l'objet contemplé et en fait le prétexte d'un discours historique ou politique comme cela a lieu parfois dans les descriptions hugoliennes : la manière de *Ce qu'on peut voir en six jours*, par exemple, est aux antipodes de celle de Victor Hugo écrivant *Le Rhin*.

En définitive, que nous livre-t-il sur ces pays si différents où se rencontrent villes, hautes montagnes, vallées, plaines, lacs, bords de mer ? S'agit-il d'une série de vignettes, d'images stéréotypées, ou bien de perceptions originales, personnelles ? D'une certaine manière, on peut dire qu'il s'agit des deux à la fois : les stéréotypes, fruits de la culture livresque de Gautier, ne manquent pas ; mais, quoi qu'on en ait dit, ils cèdent souvent le pas aux impressions personnelles. Lorsqu'il s'agit de paysages et d'œuvres d'art, l'autonomie du critique est cependant beaucoup plus grande que lorsqu'il s'agit de questions de civilisation : on peut ainsi opposer les textes inspirés par les architectures ou la peinture allemandes aux évocations du peuple allemand lui-même que Gautier juge obstinément bon enfant en un temps où les tensions sont bien réelles entre les deux pays, même si elles semblent moins criantes que dans les années 1840, époque de retentissantes poésies sur le Rhin allemand écrites par d'autres que notre poète voyageur. Pour le coup, l'intérêt des textes de Gautier se situe cette